

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

108

NEUVIÈME ANNÉE.

DÉCEMBRE 1962

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française.	30 NF	15 NF
Etranger	40 NF	20 NF

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 3 NF

Abonnement de soutien : 1 an : 35 NF

Abonnement d'Honneur : 100 NF, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 NF pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

Copyright « Arcadie 1962 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle —

Dépôt légal 1962. N° 371 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

NEUVIÈME ANNÉE DÉCEMBRE 1962

SOMMAIRE

Les médecins et l'homophilie, par ANDRÉ BAUDRY.	625
La vérité, par FRÉDÉRIC LE CELT	629
Les Incas condamnaient-ils l'homophilie?	636
Un mètre quatre-vingt-cinq, par YVES CERNY	640
Chronique athénienne, par DEMIS	651
Le combat d' <i>Arcadie</i>	655
Voyage, poème	624

LIVRES :

<i>Par un été torride</i> , de Robert MARGERIT	658
<i>Vautrin</i> , de Daniel GUÉRIN	661
<i>Conte bédoïn</i> , de REJEB BEN SAHLI	667

CINÉMA :

<i>Tempête sur Washington</i> , de O. PREMINGER	668
---	-----

cins de médecine générale, ou même vers certains psychanalystes, ont été très mal conseillés, et dans la mesure où ils avaient besoin d'aide et de compréhension, ont été encore plus troublés, plus déroutés.

Comment serait-on surpris quand on lit ce qui va suivre sous la plume de ce Dr Alleg? (Docteur en bêtise probablement!)

« ... Outre la misère que provoque son anormalité, l'homosexuel a tendance à souffrir d'autres formes d'instabilité. Il essaie souvent de noyer ses peines dans l'alcool... »

Lecteurs d'*Arcadie*, homophiles, vous êtes des alcooliques! (Il est vrai que notre propre Parlement nous a placés sous la même bannière que les alcooliques, il y a plus de deux ans.)

« ... En dehors de son penchant pour la boisson, l'homosexuel semble sujet aux névroses, aux psychoses et aux tentations de suicide... L'homosexualité est fréquente chez les schizophrènes... Il est possible que la plupart des psychoses, qui, avec ou sans aide de stupéfiants, libèrent un comportement anormal, soient homosexuelles à la base... On admet généralement que toutes les formes de schizophrénie apparaissent plus fréquemment chez les homosexuels que chez les êtres normaux... Les rapports entre l'homosexualité et la folie dépressive ne sont pas toujours aussi caractérisés, mais une relation semble exister entre elles... Le meurtre homosexuel est fréquent... L'homosexuel, en raison de la nature même de sa psychologie, possède de fortes tendances agressives qu'il refoule habituellement, mais qui, dans des circonstances favorables, éclatent avec une violence imprévue... »

« ... Ceci nous amène au chapitre du suicide, fréquent chez les homosexuels... A ce sujet, il convient de signaler les rites curieux qui président aux suicides d'homosexuels. Ils s'habillent en femme, se fardent, peignent leurs ongles, etc... Enfin, assis devant leur miroir, ils se tuent. »

« ... L'homosexualité va de pair avec la délinquance, mais il est évidemment difficile d'obtenir des statistiques sur ce sujet... »

« ... De nombreux auteurs, de Havelock Ellis à Caprio, ont souligné le rapport existant entre la prostitution et l'homosexualité féminine... Par la prostitution, ces femmes surmontent éventuellement leur refoulement homosexuel. »

Donc, amis lecteurs, nous sommes — ainsi en a décidé ce M. Alleg et avec lui, soyons-en convaincus, des milliers de médecins — alcooliques, névrosés, schizophrènes, nous tuons, nous nous suicidons (et avec quelle pompe!), nous facilitons toute déliquance, et nos amies arcadiennes sont portées à la prostitution!

Rêve-t-on? Est-ce possible?

La plume s'arrête, et ne sait plus rien écrire devant de telles généralisations, de telles absurdités.

Viendrait-il à l'esprit de ce « médecin » de dire qu'il a trouvé chez ses clients hétérosexuels : alcoolisme, folie, etc...

Ah, j'oubliais, il certifierait que ces déséquilibrés sont des homosexuels qui s'ignorent, puisque nous, et nous seuls, les homophiles, sommes couverts de tous les vices, de toutes les maladies, de toutes les malformations.

En conclusion, ce « médecin » espère que « l'exposé ci-dessus encouragera les patients à consulter des psychiatres capables de les soigner... »

Il est sérieux!

Pour notre honneur, il est, c'est heureux, d'autres savants, et d'autres diagnostics. Je connais certains de ces vrais médecins.

Si j'ai perdu du temps à évoquer le cas Alleg, c'est que lui et ses confrères devraient me demander à voir et à examiner les arcadiens, à chercher parmi eux ces innombrables tares, et ne les trouvant pas, avoir le courage de récrire un livre pour crier : Je me suis trompé. J'ai jugé selon les tabous, les cas extrêmes, qui sont limités, je fais amende honorable. J'ai rencontré des milliers d'homophiles heureux de vivre, accomplissant merveilleusement leur vocation, si éloignées de certains vices, que j'ai trouvé parmi eux de magnifiques figures de courage, d'endurance, de bravoure, de science, d'héroïsme et même de sainteté.

Moi, directeur d'*Arcadie*, confident de milliers d'homophiles, présent à leur vie entière, je puis vous les montrer.

Mais, hélas, vous avez commis et vous commettez le seul péché irrémédiable : vous ne voulez pas voir, vous ne voulez pas croire. Votre suffisance parce que vous avez ce petit diplôme de docteur en médecine, votre suffisance parce que vous avez pour vous : honorabilité, argent, braves gens, votre suffisance vous interdit de voir juste, de voir clair.

Jamais médecins des âmes, des cœurs! Même pas médecins des corps!

Ah, oui, vraiment, les homophiles n'ont rien à faire du corps médical, dans son ensemble.

... Il est rare que je me laisse emporter, dans mes éditoriaux, à de tels cris. Mais, le mal qui a été fait à des centaines d'homophiles par les médecins, m'imposait cette saine colère, m'imposait cette nouvelle mise en garde.

Oui, l'homophile n'a peut-être pas d'ennemi plus à craindre que les médecins. Puisqu'ils osent parler au nom de la Science! ils sont trop écoutés.

Alors, Arcadiens, homophiles, méfiez-vous!

ANDRÉ BAUDRY.

LA VÉRITÉ

par

FRÉDÉRIC LE CELT

Il y a des puretés qui irritent. Elles semblent défi ou faiblesse, indifférence ou incapacité. Celle de Yann était toute attente. Sa mère le taquinait gentiment, de préférence devant ses amies. Yann riait, très blond, très beau, avec ses dents éclatantes, son hâle d'embruns et de ciel breton légèrement coloré aux pommettes.

— A ton âge! disait-elle riieuse, faisant tressauter le thé dans la délicate tasse de Sèvres. Mais tu ne vois pas que mes amies seraient ravies de te déniaiser?

— Vous me trouvez niais, Maman?

— Je t'adore Yannick, ne me trompe jamais!

Le garçon haussa les épaules et se dirigea vers la porte. Elle le suivit du regard un peu inquiète. Non qu'elle crût que son fils lui cachât quelque chose; leur entente était conclue depuis longtemps, d'ailleurs favorisée par les longues absences du père; mais cette liberté que le manque de liaison laissait à son fils l'épouvantait parfois. Il était si disponible, et parce qu'elle était une femme elle redoutait cette disponibilité, elle ne comprenait pas qu'il pût être heureux sans prendre ou sans être pris, sans séduire ou sans aimer. Elle se méfiait de ces eaux si bien dormantes à la veille des tempêtes. Quelle grande marée cachait ce front doré où les cheveux ébouriffés poussaient leurs capricieuses lames blondes? Quel naufrage? Mme Ker-Tallec n'avait jamais éprouvé d'inquiétude au sujet de sa fille. Anne, l'aînée d'un an et demi, aimait effrontément la vie. Elle flirtait comme elle menait sa voiture, dangereusement. Mme Ker-Tallec se reprochait de l'avoir laissée partir pour le week-end avec Joël. Avec beaucoup d'amis avait dit Anne, seule en réalité. Pourquoi avait-elle accepté ces mensonges?

Devait-elle s'en vouloir de préférer Yann? Elle se sentait plus à l'aise aux côtés de ce grand garçon robuste et mal coiffé.

— C'est votre fils ce Wicking? Oui c'était son fils, et elle en paonnait d'aise. Qu'il serait bon d'être un peu jalouse lorsqu'il partirait avec une jeune femme un peu sottie comme toutes au début...

La voix aigre-douce d'une dame la ramena à la réalité.

— Vous nous oubliez, glapissait-elle! A quoi pensez-vous? et Madame est connue pour l'exquise façon de recevoir...

Le salon se transforma, par l'enchantement d'une dizaine de voix, en volière.

Yann, arc-bouté, menait sa barque à la voile loin des perruches que sa mère aimait. Il poussa un grand cri au passage d'un paquet de mer glacée. Il injuriait la voile tendue comme une baudruche, la mer éventrée par la proue, le ciel délavé. C'était manifester son amour. Élément parmi les éléments, il vibrait, dressé, gigantesque, démesuré et se confondait avec les mâts, les cordages, le grément. Il se ruait avec une fougue qui ressemblait à de la rage. Il fallait qu'il se donnât ainsi à tout ce qu'il faisait. Marin infatigable, mais aussi danseur infatigable, volleyeur à l'endurance redoutable pour les sportifs de serre, il aimait surtout plonger, heurter durement l'eau, la gifler, éprouver ses muscles dans un corps à corps brutal; s'allanguir après bain, par contre se vautrer sur la grève des heures entières, bayer aux filles sur les plages à la mode qui avaient toutes les faveurs de Anne; tout cela le dégoûtait jusqu'à lui être insupportable. Un Vaurien qu'il n'avait pas vu vira de bord à quelques brasses de lui.

— Salaud! hurla Yann à l'adresse du marin tandis que le Vaurien, comme aspiré, filait derrière lui. Yann se tut soudain, l'esquif venait de se coucher sur la vague où il palpait comme un animal mordu à mort. Le marin pataugeait non loin, lançant ses bras vers la coque pour s'y agripper. Yann éclata de rire. Le « capitaine » du Vaurien réussit enfin à saisir le bateau, qui, nerveux, d'un coup de reins, se redressa et reprit souplement ses assises mouvantes.

Les deux bateaux furent à quai en même temps.

— J'ai viré trop sec!

Yann tendit sa large main.

— Beaucoup bu? moi, c'est Yann!

— Philippe. Très heureux.

Ils étaient apparemment très différents mais une certaine parenté d'allure les rapprochait. Leurs regards se heurtèrent et ils comprirent qu'ils étaient de la même race, de la même force et de la même insolence. Philippe lui tendit la main une seconde fois. Il ne sut pourquoi il désirait la garder dans la sienne pour en mieux apprécier la tiédeur. Le visage basané et anguleux de son compagnon de rencontre retenait son regard. Les lèvres du garçon, souvenir du bain forcé, étaient violacées de froid. Yann se resaisit et dit pour masquer cette manière de gêne qui se muait en trouble, en lui, à ce moment même.

— On ne t'a jamais vu à l' « Espadon ».

— J'aime pas danser.

— Moi, si. Mais sans plus. Tu dois connaître ma sœur Anne-qui-voit-toujours-un-beau-gars-venir-non?

— Oui. La bande « à Joël »!

— Parce que tu connais aussi Joël?

— Oui.

Le vent était tombé. L'Océan s'éloignait, traînant le ciel dans ses filets. Une immense plage boueuse, grise et verte le remplaçait, ersatz avili d'un verre noble en fusion que l'imagination recréait à cette place de désolation toute nue. Une mouette sculptait sa forme dans le limon verdâtre. Les deux garçons s'observaient face à face. On les eût pris pour deux arbres dominant la grève. Plus bas, au sec, les deux bateaux rapprochaient leurs cordages.

— Les filles ne m'intéressent pas, dit Philippe d'une voix calme. Yann se rejeta en arrière, regard durci, mais les mots qui lui vinrent aux lèvres ne traduisaient pas sa pensée immédiate. Ils étaient en avance sur elle. Lorsqu'il les eut prononcés cependant ils lui parurent évidents.

— Moi non plus.

Lorsqu'il voulut se reprendre, Philippe lui donna une bourrade et s'éloigna en riant. Yann le regardait s'éloigner sans bouger, il entendit son compagnon lui crier : — A demain! puis sortant de son hébétude il se tourna vers la mer et ses yeux s'attachèrent sur la silhouette inclinée du Vaurien.

Ce Philippe au regard direct plut à Mme Ker-Tallec.

Elle le vit avec sympathie flanquer son Wicking lors de toutes ses sorties. Le dynamisme de Philippe animait toute la maison. Lorsque son grand rire éclatait, elle se surprénait à rire elle aussi.

— J'ai deux fils! disait-elle.

Anne qui avait déjà remarqué le garçon fut moins enthousiaste. Philippe ne prêtait à sa beauté qu'une attention fraternelle nuancée d'ironie. Il jouait avec sa coquetterie comme avec le plus insignifiant passe-temps. Il était le vivant déni de son charme. Dans sa naïveté, elle se scandalisait de son indifférence et plus il l'était, plus elle s'acharnait. Les garçons ne l'admettaient pas à leurs virils jeux de marins. Elle essaya de toutes ses roueries mais ses pièges avaient l'éphémère des rêves de la petite marchande d'allumettes. Anne n'allumait que pour un court instant son imagination. Philippe restait beau, rieur, séduisant, mais l'éclat de son regard avait la qualité glacé du marbre. Un jour elle se lassa, brusquement. Elle s'était attaché à un ami de Joël, aux yeux tendres, au cou fait pour la laisse.

Il était déjà tard lorsque Yann voulut sortir. Sa mère le retint.

— Tu m'abandonnes encore? Je ne voudrais pas me plaindre, mais enfin ton père toujours loin... Et tu sais que je ne suis pas femme à prendre « une distraction » comme le disent si élégamment ces dames. Ta sœur se lève à midi, déjeune en deux minutes en disant n'importe quoi pour ne pas avoir l'air de m'oublier, puis disparaît jusqu'à deux heures du matin... Elle encore... mais toi, toi ma dernière garde, voilà que tu passes toutes tes soirées dehors...

— Vous avez vos amies...

— Mes amies, oui...

Dans la pénombre le rose visage s'affaissait. Vieilli, enlaidi par le chagrin. Mme Ker-Talleg avait oublié son rôle, son jour, ses rires, son thé. Sa longue main aux ongles soignés grattait le guéridon de teck. Elle désirait que son fils restât auprès d'elle et ne se sentait pas le courage, ni le droit, de le retenir. Les ongles firent un bruit de grêle sur le bois. Il ne fallait pourtant pas céder à la facilité des gémissements.

Qu'il eût été doux cependant de se laisser engourdir par le bourdonnement monocorde de sa propre plainte, de se

faire plaindre, d'être consolée. Mais elle détestait tout ce qui suscitait la pitié. La main s'immobilisa.

— A quelle heure rentres-tu?

— Je crois que je ne sortirai pas; faisons-nous une partie d'échecs?

Elle sourit de sa victoire mais ne put s'empêcher de souffrir lorsqu'il se tourna vers la porte, malgré lui. Mais elle oubliait bientôt, toute au jeu. Elle jouait mieux que le garçon et elle mena la partie à sa guise avant de la conclure par un mat algébriquement préparé. Yann feignit la mauvaise humeur, rumina pour rire une chimérique vengeance et gagna sa chambre en grommelant. Elle riait en lui souhaitant une bonne nuit pour le narguer. C'était le rite.

Le silence prit toute la maison. Mme Ker-Talleg redoutait l'ombre bleuâtre de sa trop grande chambre. Par-dessus tout, elle craignait la confrontation, au-delà de la lueur fleurie de la lampe, de tous ces objets familiers qui n'avaient aucune importance lorsqu'il était là, mais qui, Lui parti, devenaient d'étranges êtres témoins de sa solitude et peut-être contents de sa solitude. Tout était simple et bon, lorsqu'il était là, avec son odeur de millier de milles et d'aventures et qu'il parlait de ses escales; portes de mondes fabuleux que les marins contemplant du seuil... Elle savait pourtant ce que serait sa vie en épousant cet officier de marine jovial, brusque et peu sentimental. Elle lui demanderait d'abandonner. Aurait-elle le courage cette fois de le voir déçu par elle? Elle frissonna. Était-ce donc l'impossible; sa présence, son corps endormi près du sien, l'expression enfantine du mâle visage aux prises avec le rêve? Elle saisit comme un visage rasé de frais au matin. Elle marchait droit devant elle. Elle ne pensait à rien; le ciré faisait un bruit de feuilles mortes remuées à chaque pas.

Arrivée au port, elle se trouva face à face avec Philippe. Elle voulut parler. Déjà les phrases de circonstances se pressaient à ses lèvres..., la nuit..., la douceur de la nuit..., mais la banalité des propos l'écœura. Elle se contenta de sourire, entraînant le long du quai le garçon dans son sillage.

— Yann est malade?

Elle perçut son trouble. Il participait un peu du sien, sans clairement exprimer ce qu'elle éprouvait, elle se savait très proche de lui, un accord subtil les unissait. Il manquait

à cette femme encore jeune et à ce jeune homme une présence. Personne ne pouvait vivre seul. Elle s'assurait de cette vérité. Elle eût tout donné pour que son mari fût à ses côtés et elle marchait à côté de Philippe et Philippe pensait à Yann. Même l'amitié ne souffre pas l'absence, se disait-elle.

— Yann ne vous a rien dit? questionna le garçon.

La phrase était si chargée d'angoisse qu'elle fit volte-face. Le visage qu'elle rencontra suppliait. La vérité soudain se dressa devant elle, intercalant un écran entre elle et la nuit. La vérité était en face d'elle comme la toile du cinématographe avec ses images, ses attitudes, ses personnages prisonniers de leurs jeux. Elle l'éblouissait et elle eut mal comme sous les feux d'un projecteur. Mais fermer les yeux ne changeait rien. Elle accéléra sa marche; l'indignation la soulevait. Yann, son fils, son wicking, sa pureté! Mais aussi Yann. Il eut mieux valu qu'il traînât les boîtes avec Joël! en elle-même d'avoir menti, de lui avoir toujours menti. La vertu de Yann? L'hypocrisie de Yann au contraire! Anne avait bien raison, son cynisme valait toutes les vertus de Yann. Il eut mieux valu qu'il traînât les boîtes avec Joël! Qu'il fût semblable à tous, qu'il fût un petit jeune homme tout simple, bien banal et coureur de filles... Elle avait honte, elle n'oserait pas demain abandonner sa joue au rude baiser de son fils, elle ne pourrait plus le regarder. Elle ne comprendrait plus ce visage franc et gai. Elle se laissa aller contre une barque. Le monde avec tous ses crimes, toutes ses bassesses pesait à ses épaules. Elle souffrait comme d'avoir été battue. Qu'il était dur d'assumer sa vocation de mère. Il se mêlait à son désespoir quelque chose de religieux. Elle s'identifiait aux mères des pardons bretons.

— Yann vous a peut-être dit quelque chose..., insistait Philippe.

Elle ne l'écoutait pas, les yeux noyés de larmes, les larmes dissolvant le masque, le masque du rôle, des rires, du thé...

— Excusez-moi. Je suis stupide. Vous comprenez, arrive un jour où l'on n'en peut plus d'être seule; où l'on ne peut plus se passer de qui l'on aime. Vous comprenez, est-ce que vous me comprenez?

Elle quémandait l'approbation.

— Moi, aussi, je ne pourrais plus me passer de lui...

Elle se crispa mais ne lut rien que de noble sur le sombre visage du garçon. Philippe ajoutait :

— C'est pourquoi je vous comprends.

Il la raccompagna jusqu'à sa porte. Une complicité naissait entre eux qui serait peut-être éphémère. Ils étaient apaisés. Ils souffraient moins, souffrant ensemble. Elle essayait de comprendre Yann et de comprendre Philippe, elle essayait de comprendre ça : Yann et Philippe, mais sans effort, elle glissait vers la compréhension comme une barque sur sa piste, doucement, irrésistiblement. L'amour est toujours semblable à l'amour et la douleur à la douleur. Tout était beaucoup plus simple qu'elle ne l'avait cru. Elle souffrait de l'absence comme Philippe ou Yann souffrait de l'absence. Elle revit un départ des deux garçons, retrouva avec une précision photographique leurs efforts conjugués pour pousser la barque à la mer, la simplicité et l'harmonie de leurs gestes accordés. Il lui apparut soudain que cet amour à mâle beauté ne lui appartenait pas, comme il ne lui appartenait pas de délier ce que l'Océan dans sa brutalité, le vent aigre, les embruns cuisants avaient lié.

— Yann..., dit encore Philippe.

— Je l'avais retenu pour une partie d'échec. Vous savez... Nous rentrons bientôt. Yann m'a dit que vous n'aviez toujours pas trouvé de chambre à Paris. Nous n'habitons pas tout près de la Faculté de médecine, mais enfin...

Philippe chancelait. Il ne put rien dire. Sa gratitude se situait au-delà des mots. Le vent se leva avec le bruit monotone et heureux de la mer retrouvée. Tous les bruits de la nuit se réfugiaient au creux de la poitrine de Philippe, composant une étourdissante symphonie. Ce soir, il était musicien.

Dans la vaste demeure Ker-Tallec où reposait Yann, assise devant sa coiffeuse, défaite, une femme regardait sur ses joues deux larmes creuser les rides de la vieillesse.

FRÉDÉRIC LE CELT.

LES INCAS CONDAMNAIENT-ILS L'HOMOPHILIE ?

La lecture de l'opuscule du Péruvien Hector Cevallos Saavedra, *La Homosexualidad en las Culturas Pre-incaicas* (Trujillo, 1962, 16 p.) nous incite à soulever le problème du danger que constitue la méthode partielle et anti-scientifique de cet auteur pour traiter d'un problème humain.

Si le Dr Alberto Fernandez Z..., professeur de criminologie, qui a préfacé l'étude de M. Cevallos Saavedra, semble connaître l'ampleur du phénomène de l'homophilie, il est surprenant qu'il en arrive à féliciter l'auteur dont voici la conclusion : « Sur la base des principes éthiques et juridiques qui « composaient la salutation incaïque (en langue Keshua « *Ama Sua, Ama Llulla, Ama Kella*), l'empire des Incas a organisé sa juste législation pénale, que nous avons aujourd'hui « oubliée par négligence ou ignorance de notre glorieux passé. « Il faut faire revivre le passé institutionnel de l'Incaïsme, « pour que nous nous sentions de plus en plus péruviens. »

Dans la mesure où nous comprenons la rhétorique compliquée de M. Cevallos Saavedra, il ressort de ces lignes qu'il estime devoir à sa péruvianité de proposer le rétablissement d'une loi incaïque, que Garcilaso de la Vega transcrit ainsi : « Les sodomites seront recherchés avec grande diligence, et « non seulement ceux qui seront convaincus, mais même ceux « qui seront simplement soupçonnés seront brûlés vifs en « place publique. Leurs maisons seront brûlées aussi et démolies au ras du sol, leurs arbres seront brûlés et arrachés jusqu'à la racine, de sorte que le souvenir même d'un crime « si abominable disparaisse. »

A cette proposition de M. Cevallos Saavedra, on peut d'abord répondre que, s'il s'agit d'invoquer le glorieux passé du Pérou, on peut aussi bien le faire pour pratiquer et exalter l'homophilie dans la religion et les arts, puisque — les travaux archéologiques le confirment de façon irréfutable — telle était la coutume, notamment dans la civilisation Chimu. L'argument « péruvianité » est dépourvu de tout fondement logique.

Non moins problématique est la conclusion de M. Cevallos Saavedra du point de vue historique. Il convient en effet

d'accueillir avec méfiance le témoignage des chroniqueurs Huaman Poma et Garcilaso de la Vega sur les questions de coutumes sexuelles, car ils ont vécu longtemps après la conquête espagnole, alors que les chroniqueurs espagnols, contemporains de la conquête, ne font aucune allusion à des lois répressives contre l'homophilie; au contraire, ils s'alarment de ce que les indigènes la pratiquent sans aucun sentiment de culpabilité. Nous devons même à Cieza de Léon la référence la plus claire aux liens qui unissaient la pédérastie aux institutions religieuses, liens évidemment respectés ou tolérés par les Incas jusqu'à l'invasion espagnole. Le zèle cruel avec lequel les Espagnols réprimèrent ce qu'ils appelaient le « péché abominable », et dont les chroniques contiennent maintes preuves tristement célèbres, nous fait aisément comprendre pour quelle raison les écrivains indigènes de la génération suivante — Huaman Poma et Garcilaso de la Vega — se préoccupaient de démentir les accusations portées contre leur peuple devant le Roi Catholique.

Du reste, il est absurde de croire que des lois telles que celles dont parlent ces écrivains aient pu être appliquées, et prétendre les rétablir est pure perversité.

En fait, à part ses conclusions déplorables, le travail de M. Cevallos Saavedra est d'une extrême pauvreté en résultats. Il n'apporte absolument rien de nouveau; les textes sur lesquels il s'appuie sont bien connus et de nombreux sexologues, sociologues, anthropologues et ethnologues les ont mieux commentés que lui.

Le malheur est que M. Cevallos Saavedra ne se contente pas de colporter des lieux communs historiques; il les assaisonne de vitupérations dans le langage de l'Inquisition pour prononcer sa sentence, attitude qui, en soi, est inconciliable avec la plus élémentaire discipline scientifique. Un historien doit chercher la vérité et s'efforcer de la reconstruire et de l'interpréter à l'aide des documents, mais jamais la juger. Un jugement préconçu condamne *a priori* une telle entreprise à l'échec.

Le phénomène de l'homophilie intéresse aujourd'hui au plus haut degré les plus diverses branches de la science. Depuis que le dogmatisme théologique (qui prétendait connaître les « intentions de la Nature ») a perdu droit de cité dans la discussion scientifique, le problème s'est radicalement déplacé.

Ainsi il ne s'agit plus, pour le biologiste, de chercher une étiologie de l'homosexualité. L'échec des théories « endocrinologiques » a conduit les savants, dans l'ignorance où nous sommes du mécanisme de l'attraction sexuelle et face aux incertitudes de l'instinct de procréation que nous constatons dans tout le règne animal, à douter que la procréation soit

l'unique fonction qui justifie la sexualité. Du reste la justification n'est pas ce qui concerne le biologiste; la conclusion qu'il tire de ses recherches, c'est simplement que le terme « contre nature », appliqué à un comportement commun à beaucoup d'espèces, sinon à toutes, de l'infusoire à l'*Homo sapiens*, est pour le moins hasardeux. Il est difficile d'exagérer l'importance que revêtira, dans l'histoire du savoir humain, cette émancipation des sciences naturelles après des siècles d'acceptation d'une soi-disant « loi de la Nature », imposée sans aucune raison par la théologie.

Une évolution du même ordre caractérise la mise au point du problème sur les plans psychologique, sociologique, criminologique, et même, *last but not least*, théologique. On peut dire que toutes les autorités, dans ces différents domaines, qui se sont occupées de la question, ont dû reconnaître que le problème réside non pas dans l'homosexualité mais dans la guerre insensée et infructueuse que mène contre elle la société, et d'où découlent d'innombrables tragédies, injustices, névroses et autres maladies mentales, sans compter les chantages, les manifestations de fausse virilité de la part d'une jeunesse en proie à la panique anti-homosexuelle, etc...

En d'autres termes : le problème de l'homosexualité revêt une signification que personne ne peut éluder par indifférence, et ne concerne pas seulement l'individu qui vit en conflit avec les normes sociales et le médecin ou le juriste, mais tous ceux dont l'opinion joue un rôle dans le bien-être psychique de la population.

Les actes homosexuels entre adolescents, s'ils constituent, dans plusieurs pays, la majeure partie des « satisfactions par substitution », ne sont pas toujours tels *a priori*. Nous croyons que le tourment sexuel dont souffrent les jeunes, joint à la panique anti-homosexuelle qui se propage parmi eux, les oblige à donner cette interprétation de leurs actes, en les empêchant d'expérimenter les sentiments plus élevés qui, dans des milieux moins hostiles, accompagnent toujours les pactes érotiques entre adolescents.

On peut affirmer que la répression ne parvient pas, ou très peu, à empêcher les actes homosexuels — comme le prouve le rapport Kinsey — mais qu'elle étouffe au berceau les sentiments qui pourraient ennoblir ces actes et les atrophie là où ils se manifestent sans désir sexuel. Face à ces émotions, dont nous pouvons à bon droit supposer que tout être humain est capable, la première réaction d'un jeune garçon, dans un milieu où le nom d'homosexuel est considéré comme la pire injure, sera l'autodestruction de son âme.

Nous n'avons pas l'intention d'analyser ici à quel prix nos jeunes gens acquièrent la conviction de leur discutable virilité, dans la totale ignorance où ils sont de l'arbitraire avec

lequel chaque civilisation définit les attributs caractéristiques de chaque sexe, même sur le plan du comportement érotique. Nous n'énumérerons pas non plus tous les bienfaits que l'humanité a tirés de ces sentiments, grâce aux civilisations et aux hommes qui ont su les cultiver. Un bachelier ès-humanités, tel que M. Cevallos Saavedra, devait au moins hésiter à proposer la restauration d'une soi-disant loi incaïque dont l'application aboutirait à faire disparaître de nos encyclopédies les noms de Shakespeare, de Michel-Ange, de Copernic, de Léonard de Vinci, de Tchaïkovsky, de Walt Whitman, etc..., « de sorte que le souvenir même d'un crime si abominable disparaisse... ».

Mais M. Cevallos Saavedra a sans doute écrit son opuscule en tant qu'« élève de la Faculté de Droit » — puisque tel est le dernier en date de ses titres. Nous ne nous aventurerons pas sur le terrain juridique, qui nous est étranger; mais il nous semble qu'une des conditions requises pour qualifier un acte de crime est qu'il cause un préjudice, matériel ou moral. Or les actes sexuels, quels qu'ils soient, ne causent de préjudice à personne, du moment qu'ils ont lieu en privé et entre partenaires consentants. Presque toutes les législations civilisées respectent ce principe de liberté et de dignité personnelle. Dans quelques pays, les Etats-Unis, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, l'U.R.S.S., il existe, il est vrai, des lois qui condamnent l'homosexualité en tant que telle. Elles sont les vestiges d'un obscur passé; l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche s'apprentent à les abolir en raison de la difficulté de leur application et du discrédit qu'elles apportent à la législation en son ensemble. Un étudiant en droit devrait savoir tout cela mieux qu'un lecteur de journaux.

Ce qui incombe au législateur, c'est de présenter le caractère de communication humaine intime des relations érotiques, et de combattre le dégradant scandale; cela devrait constituer pour le moins un principe éthique pour toute personne qui a, une fois dans sa vie, éprouvé dans l'union charnelle autre chose que la satisfaction d'une impulsion obscène.

Peut-être était-ce là le sentiment qui inspira aux antiques habitants du Pérou l'idée d'éterniser dans leurs *huacas* (1) leurs amours homosexuelles, pour les placer dans les enceintes sacrées de leurs temples? Quant à les reproduire, comme l'a fait M. Cevallos Saavedra, sur la couverture d'une brochure destinée aux vitrines des libraires, cela ne nous paraît pas particulièrement être la preuve d'un progrès moral ni d'une grande compréhension et d'un grand respect pour le passé.

X. X. X.

(1) Idoles en terre cuite.

PREMIER PORTRAIT

UN MÈTRE QUATRE-VINGT-CINQ

par

YVES CERNY

— I —

Le cours était commencé lorsque la porte s'ouvrit en coup de vent, livrant passage à deux autres lieutenants, le premier, très grand, très brun — basané, même — et immédiatement sympathique, le second, de taille moyenne et replet.

Le temps de penser : « Don Quichotte et Sancho Pança », ils s'étaient présentés au capitaine chef du stage et brièvement excusés : « Arrivons de Perpignan. Retard dans la correspondance à Narbonne. » Déjà le plus petit s'était assis au deuxième rang.

Je regardais curieusement le grand qui, malgré le dérangement que son arrivée avait causé, prenait le temps de parcourir la trentaine de visages et de choisir son voisin.

J'étais au fond, seul, dans un isolement volontaire. Son regard rencontra le mien, brilla comme s'il me reconnaissait : en quelques enjambées, il fut à côté de moi. En se glissant dans le banc, il me lança, à mi-voix, le commencement d'une « scie » à la mode qui, par hasard, s'adaptait à la circonstance. Amusé, je terminai la phrase, ce dont une bourrade sur l'épaule me récompensa...

... Et voilà comment a commencé une amitié vieille, maintenant, de plus de vingt ans et qui m'a valu, de la part de ce grand gars de quelques années mon cadet, d'étonnants témoignages de tendresse virile, ceux que j'avais attendus, en vain, d'un autre, et que j'eus la sagesse d'accueillir avec autant de discrétion que d'amitié.

C'est — me référant à ce que j'écrivais dans le n° 100 d'*Arcadie* — le premier de ces portraits que je voudrais tracer : celui d'un homme jeune, dont l'affection était, je le pense, empreinte d'homophilie, qui l'ignorait vraiment

PREMIER PORTRAIT

(étant, sexuellement, ce qu'on appelle « un homme à femmes ») et que j'aurais profondément blessé — surpris et blessé, j'en suis certain — si quoi que ce soit dans mon comportement lui avait laissé penser que j'y songeais parfois, étant auprès de lui.

*

**

Quinze officiers de réserve, à peu près autant d'active, avaient été convoqués pour un stage d'une semaine, qui devait décider de leur orientation éventuelle vers le renseignement. Une semaine : c'est-à-dire cinq jours et demi, du lundi matin au samedi midi.

Je vécus cette courte période dans un état d'exaltation extraordinaire, mais si constant, si soutenu, que je n'en eus pleinement conscience que lorsque le stage fut fini.

L'officier instructeur nous ayant invités à nous former en équipes de deux ou trois lieutenants, Paul (je l'appellerai ainsi, bien que ce prénom n'aille guère à son visage de Français méditerranéen, métissé de Catalan et de Toscan) avait aussitôt donné mon nom avec le sien et celui de son camarade de régiment, mettons : Anselmi.

Ainsi, aucun problème : pendant que les autres tâtonnaient autour de nous, s'interrogeaient du regard et, finalement, s'en tenaient à la grande division entre active et réserve, moi, j'avais un copain, un grand, qui m'avait embrigadé d'office et me valait cette chaude assurance de n'être pas seul, d'être recherché et, de surcroît en l'occurrence, par un officier de métier.

Peut-être est-ce pour cela que je fus également le premier à être interrogé, sur le terrain.

Le capitaine — un officier du Génie, intelligent, froid, sévère même — nous avait remis un thème de manœuvre à étudier entre le repas de midi (le « dîner » des méridionaux) et la séance de l'après-midi et j'en avais pris connaissance dans ses grandes lignes.

La question : « Mettez-vous dans la peau du général de division et dites-moi ce que vous feriez ? » me laissa sec. Bien sûr, je voyais à quoi tendait notre instructeur : en m'amenant à énumérer, pour commencer, les moyens dont dispose organiquement un général de division, il s'assurerait de ma connaissance du règlement. Après, j'aurais à rappeler les données propres à cette manœuvre. Ensuite...

Mais nous n'en étions pas là et je me taisais, humilié, car Paul était près de moi, qui surveillait son poulain et n'aurait demandé qu'à souffler.

Cet incident fut plus que salutaire : le soir, dans ma chambre, je rouvris mes manuels et rafraîchis ce que j'avais su, appris ce que j'aurais dû savoir.

Je me suis interrogé plusieurs fois, depuis, sur la nature exacte de la résolution dont j'ai fait preuve à ce moment, car, du travail acharné fourni pendant ce stage, ont dépendu, successivement, ma convocation au stage suivant, ma spécialisation comme officier de renseignements régimentaire et une affectation de choix pendant la guerre.

Or, à cette époque et bien que j'eusse choisi d'être officier de réserve, je me montrais assez frondeur envers les instructeurs, parfois médiocres, que le commandement nous donnait. Qu'un mauvais génie m'eût inspiré, ce jour-là, et je tournais le dos au stage. Mais Paul était présent, qui était malheureux avec moi et n'aurait d'ailleurs pas compris une attitude négative devant un chef, de prime abord, remarquable.

Je tiens à rendre cet hommage à l'homophilie : par sympathie pour les hommes, jeunes ou moins jeunes, vers lesquels je me sentais attiré, je me suis toujours efforcé de valoir un peu plus que moi-même — le « moi-même » de tous les jours — afin de mériter leur amitié et de la conserver, quel que soit le plan sur lequel elle s'établirait.

*

**

Chaque soir, après nos travaux, le traditionnel demi bu avec mes camarades à la terrasse du grand café de la place de la Comédie, nous regagnions nos hôtels respectifs, où nous prenions nos repas.

Le guide Michelin m'apprend que le Grand Hôtel et du Midi, où je résidais, et l'Hôtel Maguelone, où étaient mes amis, n'ont plus de restaurant. On y mangeait agréablement, à l'époque, et cela me permettait de rejoindre aussitôt ma chambre et de travailler sans défaillance, jusqu'à l'heure tardive où prenaient fin les répétitions des chœurs du Grand Théâtre voisin, ce qui m'apprenait qu'il était près de minuit.

Je fermais ma fenêtre pour ne pas être dérangé, mais c'était presque superflu tant j'avais la volonté d'apprendre.

Retrouvant mes habitudes d'étudiant, j'avais ouvert un assez gros carnet où je mettais au net, à droite, les enseignements de la journée, complétant mes notes, à gauche, par les références utiles. C'est ainsi que j'y avais reproduit la question qui m'avait tellement importuné, le premier jour, et indiqué, au-dessous, les éléments d'une réponse convenable.

Ce fut ce carnet qui, tombant entre les mains du capitaine alors qu'il inspectait nos tables (un des officiers d'active avec eu l'idée saugrenue de s'abstraire du cours en feuilletant un dictionnaire d'espagnol...), commença de l'éclairer sur mon désir de bien faire.

Mais il devait y avoir d'autres incidents, parfois plus drôles.

Un matin, du côté des Matelles, à l'heure où la brume commence à se dissiper, soulignant, pour quelques instants, les différents plans, nous avons été invités à établir un croquis panoramique. Avec une binoculaire, c'est un exercice assez simple dont Paul, chef d'équipe, s'était assuré que je possédais le mécanisme. J'avais donc, sous son contrôle — et, comme lui, le képi sens devant derrière, à cause de la visière — mesuré quelques angles, horizontalement et verticalement; puis il avait repris l'instrument afin d'aller plus vite, Anselmi et moi notant les coordonnées des différents repères.

Tous les clochers, tous les « arbres en boule », tous les points remarquables ayant été situés (et je l'avais fait en même temps sur deux feuilles, une pour lui, une pour moi), nous n'avions eu qu'à les joindre par les traits qui représenteraient, de façon aussi évocatrice que possible, le paysage.

J'avais à peu près terminé mon croquis lorsqu'un petit caillou jeté sur ma feuille attira silencieusement mon attention : Paul m'invitait à jeter un coup d'œil sur le travail d'Anselmi.

Brave gars! Ayant mal choisi son échelle des ordonnées, il avait tiré, de ce pays mollement vallonné, aux grandes lignes horizontales, le plus surprenant des himalayes. Ce n'étaient que pics aigus, séparés par des cañons sans fond. Je retins un gloussement et Paul se détourna pour cacher le fou-rire qui le gagnait. Soudain, il toussa pour me prévenir : le capitaine approchait, passant de l'un à l'autre.

Nous retenions notre souffle, mais sa mimique irrésistible nous fit éclater : il s'était penché sur l'œuvre d'Anselmi;

sa bouche devint embouchure de trompette, il lâcha un « oh ! » qui exprimait un monde puis s'écarta sans autre commentaire qu'un hochement de tête qui admettait le pire.

Paul s'était ressaisi le premier et présentait son dessin. Il eut un satisfecit. Puis ce fut mon tour et un : « Mais... c'est très bon ! » me récompensa, tandis que je sollicitai quelques indications sur les conventions, que j'ignorais, qui permettent de « renseigner » un tel croquis. Le capitaine m'avait répondu obligeamment.

Bien d'autres faits me reviennent en mémoire, tels que le soin que Paul prenait de me garder une place près de lui dans le car, ou encore de s'assurer — oh ! discrètement — que rien ne me gênait dans l'exploitation du thème qui restait le leit-motiv de notre travail. Je le revois, je le sens près de moi, se pencher sur la carte où nous avions porté les indications voulues et entourer mes épaules de son bras pour mieux attirer mon attention sur la portée de ses commentaires. J'étais heureux et, en même temps, je me figeais sous son étreinte : craignant d'être observé, j'attendais qu'il retirât son bras pour participer plus activement à son enseignement. Quelquefois, il me disait, presque inconsciemment : « Tu piges, petit ? » et mes 1,82 mètres répondaient : « Oui, grand ! » à ses 1,85 mètres.

Le dernier soir, le vendredi, j'avais invité mes deux camarades « chez Nénette », où nous avions fait un excellent dîner, très arrosé.

Je les avais rejoints après avoir, une dernière fois, mis soigneusement au net le travail de la journée.

Du moment qu'il s'agissait de manger, Anselmi s'était tout de suite senti à l'aise. Paul, au contraire, paraissait impressionné par le décor et le style de ce restaurant renommé. Une ou deux fois, je le surpris m'observant pour savoir comment se comporter. J'ignorais qu'il était d'un milieu très modeste et que le mélange de sensibilité et de fierté italo-ibérique toujours à fleur de peau sous sa gouaille amicale, lui valait d'éprouver trop souvent une incertitude gênante sur l'attitude à tenir et de montrer parfois une timidité bien surprenante chez ce grand gars, bon cavalier, escrimeur entraîné et — Anselmi ne m'en avait rien laissé ignorer — grand coureur de jupons.

Après le dîner, Paul avait voulu rendre la politesse en offrant café et digestifs place de la Comédie et c'est alors qu'Anselmi, gardien des traditions, proposa d'aller passer

un moment chez les filles. Paul n'avait montré aucun entrain particulier, mais je n'osais l'interroger, crainte de trahir ma propre hésitation. Puisque Anselmi insistait, je crus habile de demander : « Tu sais où aller ? », mais déjà le garçon nous donnait une adresse. Comme il avait pris soin de préciser : « Pour vous... » en évaluant nos costumes bleu-marine et notre air — je ne devais pas tellement déparer le trio — d'officiers en civil, je compris qu'il avait visé un établissement d'une certaine classe et, effectivement, après avoir quelque peu cherché dans un quartier à la fois proche, sombre et désert, nous nous étions trouvés devant une maison d'apparence bourgeoise, sans lumière et sans bruit, sorte d'hôtel particulier à la destination imprécise.

Entre temps, j'avais estimé préférable de prendre la conduite de l'opération.

Coup de sonnette. Une jeune femme ouvre — style « squisita subretta » — et son visage ne marque quelque incertitude que parce qu'elle s'avise qu'elle ne reconnaît aucun d'entre nous. Cependant, elle nous laisse entrer dans le vestibule, très vaste, et pousse la porte d'un petit salon, genre salle d'attente de dentiste. « Je vais prévenir Madame. » Courte pause : nous nous regardons en silence. Madame arrive. La cinquantaine. Une mise digne du « confort cosu », tel que le conçoit le guide Michelin, déjà cité. Un air de dignité plaqué sur un visage coloré fait pour exprimer, disons, la rigolade. Aucun doute n'était possible ; pourtant, nous dûmes battre en retraite après un dialogue sans surprise :

— Vous désirez, Messieurs ? (Déjà elle nous repoussait hors du petit salon).

— Passer un moment agréable, Madame !

— Vous vous trompez certainement, Messieurs !

— Je ne pense pas, Madame. De toute façon, nous le regretterions !

— Alors, Messieurs, si vous le voulez bien...

Paul, le lâche, s'était effacé dans la rue. Anselmi s'efforçait de me soutenir à grands hochements de tête, mais il était visible que le ton de l'établissement, apprécié à travers son vestibule et son salon, également froids et impersonnels, et sa patronne, soucieuse d'éloigner des visiteurs qui ne connaissent pas le *sésame* de cette maison de rendez-vous, ne répondait pas à son envie de plaisirs bien gaulois dans un très classique bordel.

A ce moment, je pense que Paul m'aurait suivi si j'avais proposé d'abandonner la partie; mais il y avait Anselmi. Sous sa rondeur boulimique et son bon garçonisme facile, il avait montré, une ou deux fois, qu'il était capable d'observation et d'intuition. J'avais surpris son regard un jour que Paul me tenait par l'épaule. Alors, autant pour Paul que pour moi, je tenais à jouer sans défaillance le gars de la Coloniale, le « marsouin » qui tire une bordée. Anselmi me regardait; je décidai : « On ne va pas rester comme ça, la queue entre les jambes » et, avisant un balayeur des rues, lui demandai la bonne adresse. Mais je m'étais exprimé de façon académique et il fallut l'intervention de mes camarades et le petit jeu des synonymes, auquel je m'associai (« Où est le claqué? le bouic? le bobinard? le bordel?... ») pour qu'il nous dise : « Suivez-moi! »

A partir de cette rencontre, le comique de la situation me rendit mon fatalisme optimiste et la gaieté dont la première partie de notre expédition était si fâcheusement dépourvue.

Pensant à Croquebol et à La Guillaumette déambulant dans les rues de Bar-le-Duc derrière leur allumeur de réverbères, je fus pris de fou-rire à l'idée que notre humble employé municipal tenait lieu d'échelon avancé à trois lieutenants d'Infanterie de Marine endimanchés, soucieux, à des titres divers, de respecter les traditions de l'Arme.

En apercevant la lanterne, le gros numéro et surtout la façade minable de la maison devant laquelle le balayeur nous avait laissés, Anselmi marqua un temps d'arrêt et Paul m'interrogea du regard. Mais j'étais lancé :

M...! Vous l'avez voulu. Vous n'allez pas vous dégonfler?

La porte s'ouvrit pour nous sur un couloir sombre, parallèle à une salle rectangulaire de café pauvre, sans femmes, sans lumières, sans musique, sans rien de ce qui nous aurait aidés à ne pas perdre contenance.

Cependant, définitivement rassuré (il était évident qu'aucun de nous trois ne pouvait envisager de « monter » avec une des pensionnaires d'un tel boxon), j'avais commandé de la bière, tandis qu'Anselmi, à peu près dégrisé, et Paul, consterné, paraissaient chercher une sortie de secours.

Nous étions seuls, seuls avec une servante, laide et gauche, une pauvre fille qu'on n'imaginait même pas faisant les extras et qui devait penser, de son côté, que nous nous étions trompé d'adresse. Machinalement, elle nous promettait la venue prochaine d'une de ces dames : « Elles sont

encore après manger : il y a eu beaucoup de monde ce soir. »

L'entrée d'un groupe de conscrits enrubannés (mes camarades avaient sursauté en entendant le timbre de l'entrée) apporta une utile diversion. C'était une dizaine de petits paysans, venus à la ville passer le conseil de révision. Ils avaient bu et voulaient, eux aussi, suivre la tradition : « Bon pour les filles! » Ils étaient médiocrement vêtus, sans cravate ni col, la chemise fermée par un bouton de cuivre articulé, coiffés de casquettes défraîchies et chaussés, pour la plupart, de pantoufles ou d'espadrilles. Ils avaient réclaté, en beuglant, du vin et des femmes et la servante s'affairait. De temps en temps, un des garçons en espadrilles se levait et venait au milieu de l'allée pour exécuter un saut en claquant latéralement les pieds. Nous étions de l'autre côté, à une de ces tables couvertes de toile cirée marron-jaune qu'il faut avoir connues pour les imaginer. Les conscrits ne semblaient pas nous voir : il est vrai que mes camarades se faisaient tout petits.

La bière, servie en canette à bouchon de faïence muni d'une rondelle de caoutchouc rouge — comme autrefois en province — était tiède et absolument imbuvable. Paul et Anselmi, accablés, ne cherchaient même plus à donner le change, mais leur défection redoublait ma malice et mon envie de m'amuser. La première de « ces dames » ayant enfin passé son visage fardé par l'entrebaillement d'une porte, au fond, la servante, qui apportait deux litres de vin rouge et des verres, lui demanda d'attendre un instant, qu'elle ne pouvait pas tout faire. En fait, il s'agissait de remettre à chaque client le petit carré de toile (baptisé serviette) et le morceau de savon prévu par le règlement.

D'un bond, je fus derrière le comptoir, près de la porte, et mis entre les mains du premier conscrit les accessoires d'hygiène qu'il attendait. « Et lave-toi le bout consciencieusement, avant et après! » lui intimai-je.

Trois fois, je remplis cet office, les filles se succédant, maintenant, à une cadence rapide. Me prenait-on pour quelque « Monsieur Jules » de passage et soucieux d'information? Je ne sais. Toujours est-il qu'aucune ne marqua le moindre étonnement. Anselmi et Paul me regardaient faire, ahuris et vaguement admiratifs; mais il ne songèrent vraiment à s'amuser qu'une fois revenus dans la rue. Ils me savaient gré d'avoir enfin mis un terme à notre aventure en rendant les rênes à la fille de salle.

(Comme dans *Le train de 8 h 47*, je sus, par la suite, qu'Anselmi, qui m'avait complimenté d'un « Ben, mon vieux, j'aurais jamais cru... », devait, peu à peu, transformer en épopée très gaillarde le récit de notre soirée.)

*

Le stage allait prendre fin. Un dernier cours nous réunit, que le capitaine devait consacrer à un récapitulatif de ses leçons et à une sorte de déontologie de l'officier de renseignements.

Je l'écoutais en prenant, par habitude, des notes. Mais l'essentiel de ce qu'il disait figurait dans mon carnet et j'avais l'esprit libre pour observer cet officier austère, certainement très intelligent, parfaitement maître de sa spécialité, dispensateur d'un enseignement remarquable et à qui, cependant, il manquait le don du contact humain, sans lequel l'officier subalterne n'est pas un entraîneur d'hommes.

Je le voyais se tourner vers les officiers d'active, presque tous groupés sur sa droite et immobiles dans une attitude correcte, suffisamment attentive, suffisamment déférente et, en fait, profondément indifférente. Pour eux, ce stage n'était qu'une étape de leur formation générale : ils étaient là pour savoir ce qu'ils pourraient attendre, le cas échéant, de l'officier de renseignements de leur régiment, non pour devenir cet officier. A l'époque, en effet, le règlement était formel : dans tous les cas, l'O.R. serait un officier de réserve.

Je le voyais ensuite se tourner vers nous, les officiers de complément, presque tous assis en face de lui, dans la travée du milieu. Dans son visage à l'impassibilité voulue, je croyais déchiffrer une muette interrogation : que pouvait-on attendre de nous ? qu'avions-nous retenu de son enseignement ? quel terrain offrons-nous aux semences qu'il avait lancées ?

Oui, il manquait à son visage, à sa diction, à son élocution, le rien de cordialité qui rend l'auditeur complice, qui le fait se pencher vers vous attentif, intéressé, conquis... « Au théâtre, il ne passerait pas la rampe » me disais-je.

J'étais venu, à ce stage, sans détermination, plus curieux de connaître cette ville de garnison — et de Facultés — que la spécialité que l'Armée nous proposait d'y acquérir. Sans Paul, je me fusse sans doute cabré sous l'insistance fouail-

leuse des questions du premier jour. Qui pourrait dire les conséquences que mon esprit d'indépendance aurait tirées de cet incident ! Mais, j'avais travaillé, travaillé...

Tout à coup, je m'avisai que je n'écoutais plus notre instructeur. J'avais cessé de suivre, comme disent les écoliers, et il me semblait que tout un passage de ses recommandations avait dû m'échapper. Je l'entendis dire :

— Parmi vous, un seul officier de réserve a fait preuve des qualités nécessaires et je ne saurais trop l'inviter à persévérer. C'est le lieutenant...

Sans la main de Paul abattue une dernière fois sur mon épaule et qui s'y attardait affectueusement, je n'aurais peut-être pas compris que le nom que je venais d'entendre était bien le mien.

Plus ou moins discrètement, les officiers du stage, incrédules, se retournaient pour voir cet inconnu, dont ils avaient la surprise d'entendre dire qu'il était le seul à être digne d'une telle distinction !

Après un bref éclair de ses yeux dans ma direction, le capitaine avait cessé de regarder la salle. Il rassemblait ses notes, glissait ses gants dans son ceinturon :

— Messieurs, je vous remercie.

Paul s'était rapproché de moi, soudain attentif à mon visage figé. Il vint à mon secours de façon cocasse en esquissant un geste obscène : « Qu'est-ce que tu leur as mis ! », qui m'arracha enfin un sourire. Je lui dis, comme je le pensais :

— Merci, grand ! Tout cela, je te le dois.

— Nous avons les valises à fermer, l'hôtel à régler. Pour cette raison, nous renonçons à prendre ensemble le dernier repas et j'en fus presque heureux, malgré l'imminence de notre séparation : trop de choses m'étaient arrivées en trop peu de temps ; j'avais besoin de me ressaisir.

Vers deux heures, je passai prendre mes camarades et nous fûmes bientôt à la gare.

Mon train partant le premier, ils m'avaient accompagné sur le quai. Pour tuer ces dernières minutes, je voulus m'intéresser aux grandes manœuvres qui allaient les conduire à Mont-Louis. Mais le souci que j'avais de me contrôler jusqu'au bout devait me faire paraître presque indifférent.

— Voilà ton train, dit Paul.

— Ah... fis-je, brusquement désemparé.

Il tenait ma valise, me poussait gentiment. Je butai stupidement contre le marche-pied, mais sa main libre me soutint et m'accompagna.

— Paul... tu... tu m'écriras?

— Je te le promets.

Qu'il était grave, tout à coup! Il était allé chercher ces mots au plus profond de sa poitrine, cette poitrine qu'une petite photo montrée un soir me permettait d'imaginer large, musclée, carrée, bronzée...

Je m'étais accoudé à la fenêtre, mais, déjà, l'express m'emmenait. Alors — moi qui ne pleure jamais et si mal! — un flot de larmes m'inonda le visage, que je laissai couler; larmes d'exaltation, de bonheur, peut-être.

De magnifiques vignes, rougies, dorées par le soleil d'automne, défilaient, maintenant, jusqu'à l'horizon; des vignes s'affairaient. Un instant, je fus sensible à ce tableau haut en couleurs; mais une étrange paix me gagnait...

Je fermai la fenêtre, me rencognai — et m'endormis, finalement vaincu par cette aventure exceptionnelle.

(A suivre.)

YVES CERNY.

ONE

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

Articles philosophiques et scientifiques,

réécits, poèmes, illustrations

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 30 NF

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

CHRONIQUE ATHÉNIENNE

par

DEMIS

I. — LE MONT ATHOS

« Pourquoi un jour ne nous donnez-vous pas un article sur l' « arcadisme » en Grèce moderne? Car enfin, cette Hellade dont nous tirons notre nature et jusqu'à notre nom, comme nous la connaissons mal dans sa réalité actuelle! De très nombreux lecteurs nous ont souvent demandé de leur parler de la Grèce, non pas celle de Périclès et de Socrate, mais celle de M. Karamanlis et du roi Paul... Ne voudriez-vous pas nous présenter votre pays, comme vous m'avez naguère présenté votre ville? Ce serait un régal pour les Arcadiens... »

Ce passage d'une lettre signée par un des collaborateurs d'*Arcadie* les plus aimés par ses lecteurs (je ne dis pas son nom, mais je vous propose de chercher celui qui dans les pages d'*Arcadie* fait usage fréquent de l'adverbe « naguère »!) m'a souvent incité depuis longtemps déjà (hélas, le temps passe vite et « naguère » est devenu « jadis »!) à écrire un article pour la revue. Mais je voyais venir de graves responsabilités pour moi : il faudrait en effet que je fusse bien informé de tout ce qui concerne l' « arcadisme » néo-grec pour donner des précisions et des détails contrôlés sur les principaux aspects du mouvement homophile en Grèce. Les moyens de documentation me font défaut; même la fréquentation libre des milieux homophiles m'est refusée... Et pourtant j'aurais bien des choses à dire; elles seraient un peu dispersées, mais le lecteur, en les réunissant, aurait pu à la longue se faire une idée vague de ce qu'est l'arcadisme en Grèce moderne. Voilà pourquoi j'ai préféré écrire pour la revue une chronique athénienne mensuelle. Un tel genre n'engage à rien; on déclare franchement qu'on fait ce qu'on peut et on traite de sujets différents sans ordre ni programme, ce qui est agréable au lecteur aussi.

La presse me rappelle que le Mont-Athos va bientôt fêter son millénaire. Mille ans d'existence d'une communauté presque indépendante de moines, où jamais une femme n'a

été admise (un contrôle sévère est exercé sur le sexe des visiteurs) et qui compte à peu près 5 000 habitants, tous mâles, mais pas tous moines, sur une étendue de 283 kilomètres carrés. On peut comprendre que des rumeurs circulent sur les mœurs de ces 5 000 mâles qui vivent sans femmes. Le Mont-Athos est aussi nommé « To Aghion Oros », c'est-à-dire « La Sainte-Montagne » ; il est situé sur la péninsule Chalcidique, où existaient autrefois des colonies de Chalcis et Eretrie, villes helléniques d'Eubée. Les habitants de Chalcis étaient renommés pour leur lubricité.

Nous disions que Sainte-Montagne ne permet jamais l'entrée aux femmes. Cependant une Française, Maryse Choisy, dont le livre : *Un mois chez les filles*, paru il y a trente-cinq ans environ, avait eu un grand succès dans son temps, s'était mise en tête d'enfreindre la règle et entrer à Sainte-Montagne pour écrire encore un livre sur les mœurs de cette république de mâles. Elle a en effet écrit ce livre, publié aussi dans son temps : l'auteur affirme que, pour tromper le contrôle d'entrée, elle a sacrifié sa chevelure et ses seins pour prendre l'apparence d'un homme. Avec son nouveau physique, elle a trompé les gardes et mis à la poste des lettres adressées à Paris avec le timbre de Karyès, chef-lieu de Sainte-Montagne. Dans son accoutrement d'homme, elle a eu du succès auprès des moines, qui recherchèrent ses faveurs : c'est ainsi au moins qu'elle a présenté les choses dans son livre. Mais... *audiatur et altera pars*.

M. Spyros Melas, journaliste grec, auteur de nombreuses pièces de théâtre à succès non seulement en Grèce mais aussi à l'étranger, auteur aussi d'ouvrages historiques et chroniqueur infatigable (il écrit, à l'âge de quatre-vingts ans, chaque jour, la chronique de deux grands quotidiens d'Athènes), membre et ancien président de l'Académie d'Athènes, n'hésite pas à donner un démenti formel à la dame française. Répondant à la lettre d'un Grec établi aux Etats-Unis, où, paraît-il, *Un mois chez les hommes* connaît une nouvelle vogue et se vend en traduction dans la série « Pyramid Books » par milliers d'exemplaires, M. Spyros Melas, dans une chronique du journal « Elefthéria » (Liberté) d'Athènes du 22-6-62, s'inscrit en faux contre les affirmations du livre qui contient « des pages scandaleuses sur la vie des moines d'Athos, pages qui sont indirectement blessantes aussi pour tout notre pays ». On pourrait demander à l'académicien grec pourquoi la Grèce moderne se sentirait offensée si le Mont-Athos, ce Byzance de musée, se présentait comme à la suite de l'ancienne Grèce, prouvant ainsi que la Grèce éternelle n'a jamais perdu sa continuité : mais à notre tour, conservons la continuité de notre écrit.

M. Melas raconte donc avoir connu l'auteur du livre à

Paris : « Lorsque son éditeur l'avait chargée d'écrire un livre « avec les moines » je me préparais à quitter Paris pour Athènes. L'éditeur avait mis à Maryse Choisy une condition : il ne lui accorderait une bonne avance sur le livre ni ne signerait un contrat si elle ne lui envoyait ses premiers manuscrits par le bureau de poste de Karyès, le morne chef-lieu d'Athos. L'éditeur exigeait cela, pour être sûr que Maryse avait visité le Mont-Athos et n'avait pas fourni un livre entièrement sorti de son imagination. Mais cela était impossible. Il est bien connu qu'il n'est pas permis à une femme de visiter la Sainte-Montagne. Comment entrerait Choisy ? Elle a demandé mon aide : je lui ai donné la plus vague des réponses. Et je me dépêchai de quitter Paris, pour éviter d'être mêlé à cette affaire. Elle m'a suivi. Et en passant par Naples, elle a trouvé un compagnon de route — un journaliste italien qui lui promit de la faire passer en secret à Athos, déguisée en homme. Avec celui-ci elle arrive à Athènes. Je l'informai que pour aller à Sainte-Montagne un permis spécial du Ministère des Cultes était de rigueur :

« — Alors je te prierai d'obtenir deux permis...

« — Pour qui ? demandai-je (c'est toujours M. Melas qui parle).

« — L'un pour mon ami l'Italien.

« — Et l'autre ? demandai-je, curieux.

« — Pour moi, dit-elle d'un ton énergique, presque impérieux.

« — Impossible. On n'accorde pas de permis aux femmes.

« — Mais je ne suis pas une femme. Je serai un homme.

« Et le soir à l'hôtel elle se présenta déguisée en jeune homme aux joues lisses, qui criait la femme à un kilomètre.

« — Impossible. Tu dois aller en personne au ministère pour recevoir le permis. Et on te fera arrêter assurément, parce qu'ils ne seront pas trompés.

« — Ne pouvons-nous débarquer secrètement à Sainte-Montagne ?

« — Vous pouvez. Mais le lendemain tu seras arrêtée et conduite en prison, les mains liées... »

C'est ainsi que Maryse a préféré envoyer, muni de permis régulier, son Italien qui, une fois arrivé au Mont-Athos, lui a envoyé à Athènes un commencement d'impressions, qu'elle lui renvoya, après l'avoir copié de sa main, pour qu'il le mit à la poste en son nom à Karyès pour Paris. Et M. Melas de conclure :

« C'est ainsi qu'a été faite cette fourberie contre l'éditeur et le public. Jamais Choisy n'est allée à Sainte-Montagne. Ses descriptions et ses narrations c'est de l'imagina-

tion, mêlée à ce que l'Italien a eu le temps de lui envoyer; parce que lui aussi, je doute qu'il soit resté à Sainte-Montagne pour plus de temps qu'il n'a fallu au bateau qui l'a mené à Daphni, le port de Karyès, pour repartir. Tout ce qu'on lit, alors, en Amérique, de scandaleux et de calomnieux, n'est que mensonge fabriqué par l'auteur, qui est aujourd'hui, je crois, un des rédacteurs de « France-Soir ».

Nous devons donc nous méfier de certains « témoignages ». Et cependant le livre continue à se vendre « par milliers » en Amérique! Il y a donc de nombreux Yankees qu'intéressent les mœurs de Sainte-Montagne.

DEMIS.

Der Kreis LE CERCLE The Circle

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :

50 NF (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

LE COMBAT D'ARCADIE

AIGUILLAGES ?

« Les homosexuels ressemblent à des wagons... ».

Ne riez pas! C'est très sérieux. C'est même très triste.

C'est le Père Adam qui fait cette déclaration ferroviaire dans *Le Petit Journal* (du Canada) le 5 août dernier.

Oui, des wagons.

« Des wagons que l'aiguilleur par une manœuvre erronée a fourvoyés, et qui, désormais, feront fausse route. Il en existe un grand nombre, perdus à jamais, et d'autres, très nombreux, qui peuvent retrouver la bonne voie... » (page A 10).

*
**

Ainsi, c'est clair, c'est simple : Pour être hétérosexuel, il faut avoir été « bien » aiguillé, il faut que « l'aiguilleur » vous ait ouvert « la bonne voie »... Sinon!... « perdus »!

Tous les wagons sont bons, notez-le bien.

Mais Dieu — ou la nature, comme vous voudrez — après avoir pris soin de prévoir une « bonne voie » et une « mauvaise » — délèguent la direction de ce poste d'aiguillage à un farfelu qui de temps en temps fait des blagues. Il se trompe, le pauvre! et il exécute des « manœuvres erronées ».

Surmenés par toutes ces naissances — heureuses ou malheureuses — la nature ou Dieu — comme on voudra — laissent la bride sur le cou à cet aiguilleur, maladroit ou distrait.

*
**

Un enfant de huit ans dirait : « Mais pourquoi y a-t-il deux voies? C'était plus simple et plus économique de n'en construire qu'une seule... On se serait passé de l'aiguillage et de l'aiguilleur!... »

Question profonde, qui débouche sur « les desseins impénétrables », ou les luxes d'un Dieu (qui a prévu et voulu le mal... ou la diversité. C'est de la haute métaphysique — ou plus exactement de la théologie) — à moins qu'elle ne nous ramène tout simplement à la triste bouffonnerie classique

de l'innocence du responsable et de la mise en accusation du lampiste.

Et pour le Père Adam (Jules Adam, précisons), les lampistes responsables sont nombreux et fort divers, impersonnels ou nommément désignés :

Ils foisonnent :

— dans « les aventures vécues en compagnie de pédérastes ou de lesbiennes »...

— autour des « chocs émotifs »... Le fiancé déçu, par exemple, qui se rabat, après « l'écroulement de ses espoirs », sur une personne du même sexe!

— au cours de la recherche angoissée du père (quand on a eu un mauvais père « ivrogne ») — de la mère (quand elle a été « abusive ») — du fils « pour être comblé de la tendresse dont on a été privé », etc..., etc...

— durant l'enfance malheureuse : cela, c'est le cas « de la plupart »!

Ils sont légion :

— parmi les éducateurs, qui sont de pauvres types aveugles, qui ne mélangent pas assez les sexes (*sic*)...

— et surtout parmi les parents (« alcooliques » bien entendu...) qui sont à leur tour particulièrement accablés...

Bref, c'est tout le monde qui est responsable! C'est une conspiration de l'univers!

*

**

Les « causes », les fameuses « causes » sont en effet reportées aux premières heures du genre humain (*A l'est d'Eden*, faut-il supposer!) et finalement aux plus insondables caprices du cosmos, assez mal ordonné par un Dieu... surmené, curieusement prévoyant pour les aiguillages, mais qui ne répond pas de ses aiguilleurs...

« Et voilà pourquoi votre fille est muette! » s'écriait Molière.

« Et voilà pourquoi vous êtes homosexuels! » découvre le Père Adam.

*

**

Et cependant, ce brave Père Adam n'est point un mauvais homme, ni peut-être tout à fait un plaisantin.

Il réclame pour nous l'indulgence..., la pitié..., en tout cas la justice, la compréhension.

Il déconseille absolument le mariage.

Il demande la création d'un groupement d'aide aux homosexuels.

— Voilà qui est parfait : il a du cœur. Il concède même que « les homosexuels sont généralement des gens qui ont de belles qualités ». De bons wagons, vous dis-je! Aussi bons

que les autres... Ils n'ont pas pris « la mauvaise voie » parce qu'ils étaient malades. Non. Ils sont malades parce que des aiguilleurs insuffisants les ont « fourvoyés »...

Mais en contradiction absolue, flagrante, et divinement naïve, avec ce qu'il vient de dire, puisqu'il a affirmé qu'« on ne naît pas homosexuel »! le Père Adam évoque « les homosexuels d'origine organique. Ici, par la faute d'une disposition innée, les cellules du corps sont bisexuelles ».

Un wagon mixte, somme toute!

Le Père serait-il donc au courant des découvertes de M. le professeur Raymond Turpin, de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences? (Au moins vaguement? car il ne se risque guère sur ce terrain biologique qui lui paraît glissant...) Il se contente de manier la contradiction avec onction et désinvolture... : il a du savoir-faire.

Et surtout, il a plus d'un tour dans son sac. Car pour nous « guérir » — car il ne s'agit que de cela, bien sûr — c'est exactement comme dans le magazine pour midinettes parisiennes de ce même mois d'août — pour nous guérir donc, il ouvre largement deux perspectives très originales et très nouvelles :

— La consultation des psychiatres.

— Le secours des prêtres.

Nouveaux aiguillages! Et avec une photo à l'appui, pour que ce soit plus convaincant...

*

**

Et dire que Virginie Boulanger, l'auteur de cette puissante interview, a eu le toupet de présenter aux Canadiens, ce Père... comme « un spécialiste de la question »! — Ce que lui-même, heureusement, dénie catégoriquement.

Qu'on lui envoie donc vite, à ce brave homme, le *Sexe* de Rom Landau, *La psychologie sexuelle* du Dr Vachet, le récent ouvrage d'Edouard Roditi : *De l'homosexualité*... et bien d'autres documents, en masse et en vrac, pour qu'il s'informe un peu..., ne patauge plus dans les aventures troubles, les cellules bisexuelles, les chocs émotifs... et laisse en paix désormais les « aiguilleurs », les éducateurs, les parents, les fiancés... et finalement Dieu lui-même!

Et nous aussi, par-dessus le marché!

LIVRES ANCIENS — LIVRES NOUVEAUX

PAR UN ÉTÉ TORRIDE

de

ROBERT MARGERIT (1)

Si presque tous les romans de Robert Margerit comprennent des personnages empreints d'homosexualité masculine ou féminine, il en est un qui témoigne, plus que les autres, à quel point l'auteur s'est « engagé » dans cette voie; j'irai jusqu'à dire que si *Corydon* est la charte d'André Gide, *Par un été torride* peut être considéré comme celle de Robert Margerit. C'est, en effet, pour le romancier l'occasion de prendre position et d'indiquer clairement quel jugement il convient, selon lui, de porter sur l'homosexualité, si bien que l'ouvrage a pour nous la valeur d'un document, d'une référence, d'une attestation.

Toute l'action se meut autour d'un personnage central, Geneviève Bléhault, femme de quarante-neuf ans qui doit à la pratique des sports d'avoir conservé un extérieur séduisant et qui, par une grande sûreté de jugement, se montre en toute circonstance compréhensive, bienveillante, sympathique. Elle vit avec son mari, savant historien travaillant sans relâche en compagnie d'un jeune secrétaire, Lucien Rex. La propriété familiale qu'ils occupent pendant l'été leur permet d'héberger les enfants d'un premier lit de M. Bléhault, Roland et Marie-Anne, le jeune époux de cette dernière, André, enfin une amie d'enfance de Marie-Anne, Michèle.

L'homosexualité féminine est largement représentée, puisque tout au long du roman. Geneviève, qui d'ailleurs a eu dans sa jeunesse de nombreuses liaisons avec des amies de pension, se livre quotidiennement à des jeux amoureux avec Michèle, âgée seulement de vingt ans, ce qui ne l'empêche nullement de se montrer bonne épouse et bonne mère de famille. Quant

à Michèle, elle s'est « amusée » avec Marie-Anne avant que celle-ci n'épouse André; « mince, avec ses hanches garçonnières, ses cheveux bouclés court, comme un mousse élégant et bronzé », elle est lesbienne à cent pour cent et c'est elle qui, pour conquérir Mme Bléhault, fera toutes les avances.

Côté hommes : on ne peut raisonnablement s'attendre à ce que tous les personnages d'un roman soient homosexuels; il faut s'estimer déjà très heureux que Rex et Roland soient misogynes. Rex l'est au plus haut point, car ses convictions religieuses et le sérieux de ses études lui ont toujours fait considérer la femme comme une ennemie; quand il songe à ce qui se trouve sous les jupes des dames, il ressent un « dégoût », un « écœurement », une « répulsion » qui laissent le lecteur songeur jusqu'à la moitié du livre..., mais comme le jeune intellectuel bigot n'est pas davantage porté vers les garçons, on en arrive à conclure que toute son affectivité est faite de hantise morbide et de complexes aberrants. Roland, lui, a la mentalité de ses seize ans, en ce sens qu'il a eu jusqu'ici horreur des filles, mais qu'il est maintenant travaillé par une sexualité en quête de sa voie.

Reconnaissons qu'avec une pareille distribution les lecteurs arcadiens sont gâtés...

Le grand mérite de l'auteur consiste, à mon sens, en ce qu'il a su, à l'occasion d'homosexualité féminine — beaucoup plus facile à faire admettre que l'autre — et dans un climat un peu trouble concernant les garçons, exposer des situations qui sont aussi valables pour les adeptes de l'homosexualité masculine que pour les lesbiennes, ce qui lui permet de se livrer à une magistrale et pertinente argumentation, de portée extrêmement large.

Son personnage le plus équilibré intellectuellement et moralement est Geneviève Bléhault, qui aperçoit instantanément la solution à apporter à tous les problèmes, et c'est toujours la détermination la plus sage, la plus raisonnable, la plus efficace. Elle essaie de sauver Roland et y réussit : « Tout un avenir dépend de la façon dont ce pauvre petit sortira de sa crise de croissance : son bonheur ou son malheur futurs; l'amour peut devenir pour lui une source du plaisir de vivre, ou bien une cause perpétuelle de dégoût et de désespoir.. » Elle le prend donc tendrement dans ses bras, apaise ses alarmes, va sciemment un peu loin dans la voie des effusions cajoleuses, et quand l'adolescent enfin détendu se laisse aller, elle a conscience d'avoir gagné la partie. La tâche n'est pas aussi facile avec Rex, qu'elle invite aimablement à se considérer comme un membre de la famille, en insistant pour qu'il abandonne son attitude gourmée et hostile; mais « il y avait en Rex un homme imprégné des principes, des règles, des habitudes, du vocabulaire et des vices religieux, perverti par

(1) Gallimard, 1950; 259 pages. Prix : 6,50 NF.

toute une hérédité de défenses, de menaces, de terreurs. Il faudrait effacer vingt siècles de barbarie »!

Robert Margerit, après avoir placé son principal personnage sur un véritable piédestal, se trouve parfaitement à l'aise pour exposer comment cette femme peut être lesbienne sans déchoir : « Elle était aussi dépourvue de pudibonderie que de sens du drame, et ne comprenait pas ce romantique sentiment du mal, qu'elle trouvait somptueux, mais complètement loufoque, dans les romans : ceux de Mauriac, entre autres [...]. Elle n'avait jamais accordé de valeur aux mots; elle se moquait des conventions sociales. Regardons les choses en face. Assez d'hypocrisie! Elle vivait dans l'apparence d'un certain conformisme bourgeois, parce qu'elle y trouvait de quoi satisfaire son goût de se dévouer, d'organiser la paix, d'exercer sa bonté, et parce que ce conformisme lui avait donné des enfants. Elle se fichait pas mal d'être adultère ou n'importe quoi, si ça lui semblait bien [...]. On se demande ce que la société ne trouvera pas moyen de fausser, de pervertir, même les plus simples instincts! Geneviève se moquait de la société et de sa morale. Chacun a bien le droit de faire l'amour comme il veut [...]. Il y avait dans l'abandon de Mme Bléhaut et de Michèle aux bras l'une de l'autre, dans leur sommeil corps à corps, dans leur accollement chair à chair, une sensualité confusément oppressante et une noblesse, une majesté. Ces amusements avec Michèle étaient tellement naturels pour Geneviève! Comme pour beaucoup de femmes. Au moins cinquante pour cent d'entre elles s'y adonnent au début de leur vie sexuelle et ensuite quelques-unes continuent à les pratiquer concurremment avec leurs amours; mais l'amour, le mariage, la maternité, en éloignent la plupart. Certaines y reviennent brièvement en atteignant un stade physiologique qui rappelle l'état circumpubère. Ces choses-là sont aussi vieilles que notre espèce. Ce qui est contraire à la nature de Mme Bléhaut, c'est d'avoir vaguement honte de ces jeux; elle doit vouloir et elle veut surmonter cette gêne absurde, malsaine. »

Étais-je fondé à parler d'une véritable charte de l'homosexualité et un romancier peut-il s'engager plus avant?

RAYMOND LEDUC.

VAUTRIN

de

DANIEL GUÉRIN (1)

Dans l'avant-propos de son édition critique des « Essais », « feu Albert Thibaudet », d'érudite et charmante mémoire, cite cet aimable mot de Cicéron, pour définir son plaisir toujours neuf au constant commerce de Montaigne : « Et nobiscum rusticantur », ce qui se peut traduire, grosso-modo, de la sorte : « Et voilà de quoi rustiquer. »

En feuilletant le brillant opuscule consacré dernièrement par notre ami M. Daniel Guérin au Vautrin de Balzac, je resongeais au mot de Cicéron. Voilà bien là, cousins, de quoi rustiquer, de quoi rustiquer dans les campagnes d'Arcadie. Tout s'y prête. Le format est empoachable, et le texte aéré, clair, dense, complice de l'attention, ami de la mémoire; tout s'y prête. Qu'il fait bon prendre le train, voire le métropolitain, et qu'il fait bon aussi flâner par les derniers beaux jours d'un automne qui s'attarde coquettement, sous de faux airs printaniers, qu'il fait bon sortir avec, pour tout bagage, ce petit livre plein de verdure et de pertinence.

Le grand mérite de M. Guérin c'est, je crois, d'avoir su d'abord — et c'était là gageure bien malaisée à tenir — tirer l'essentiel des trois romans à travers lesquels Balzac a campé cette formidable, et pour nous, Arcadiens, si troublante, si attachante figure qui est l'un des pivots majeurs de toute sa Comédie Humaine, la figure de Vautrin.

Dans son ouvrage, M. Guérin présente deux versions personnelle du drame, ou mieux : du mythe de Vautrin, une version scénique et une version cinématographique.

J'admire la première. J'aime la seconde. Voici pourquoi.

Il me semble que le personnage de Vautrin a trop d'attaches, trop d'harmoniques, trop de résonances, dans tous les tableaux qu'il anime, dans tous les faits qu'il inspire ou auxquels il imprime une direction propre, irréversible, pour être impunément ramené aux seules dimensions d'un être scénique. Il éclate les planches; il est, nouveau Titan, nouveau

(1) *Vautrin*. Editions La Plume d'or. Prix : 9 NF.

Samson, trop puissant, trop irrépressible dans sa fougue, dans sa flamme, dans ses fureurs romantiques, pour tenir dans le cadre étroit d'un décor de carton-pâte, pour vivre dans le strict carcan de ce jeu de société qu'est — qu'on le veuille ou non — que ne peut pas ne pas être une version dramatique, si libre qu'en soit la forme. Les feux de la rampe nous mentent et ne peuvent pas ne pas nous mentir, qui prétendent faire de cette effrayante et si séduisante personnalité un simple personnage. M. Guérin a su fort bien tourner la difficulté mieux que Balzac n'avait fait lui-même, la chose est criante, dans son « Vautrin » dramatique. Mais l'intérêt s'éparpille, je crois, dans la mesure où l'auteur a voulu rester fidèle à celui qu'il interprétait, qu'il présentait dans ce nouveau jour.

Et là même, la fidélité scrupuleuse de M. Guérin à Balzac peut émettre légèrement cet intérêt, dans la version scénique, reproduite dans la première partie du livre.

Or, il n'en est pas du tout de même dans la version cinématographique que présente ensuite M. Guérin, dans la seconde partie de ce même ouvrage.

Que voilà un bel et bon scénario de film, et que je souhaite vivement, pour ma part, qu'un nouveau Vautrin cinématographique soit tiré de ce schéma si fortement et finement charpenté...

Tout y est. Les moindres détails de costume, de physionomie (je pense, par exemple, et entre mille autres précisions, aux fameuses plaques rouges du visage du Comte de Sérizy), les attitudes, les silences même sont absolument fidèles aux minutieuses indications de Balzac dans les trois romans que traverse ou qu'anime Vautrin.

Quant aux paroles, elles sont, elles aussi, d'une scrupuleuse fidélité au texte, mais, je dois le dire : sans la moindre servilité. Avec un rare bonheur, M. Guérin a pris, à travers toute la Comédie Humaine, ici un trait, là une saillie, qui font de son Vautrin un personnage plus Balzacien que le Vautrin de Balzac lui-même.

Auguste Perret disait : « La vraie tradition ne consiste pas à imiter servilement les œuvres des anciens, mais à faire ce qu'ils feraient s'ils étaient à notre place. »

Eh bien, ce mot de Perret s'applique on ne peut mieux au Vautrin de M. Guérin. Il n'a, en rien, servilement imité Balzac, mais il a su par des prodiges de sagacité, d'érudition intelligente et sensible, faire du mythe de Vautrin la pièce, et plus encore, la matière cinématographique que Balzac, s'il avait été homme de théâtre, et plus encore, s'il eût pu connaître le cinématographe, aurait tirés lui-même de ce même mythe qui l'obsédait et qui (si, surtout, l'on songe aux nombreuses

ramifications que, par personnes interposées, et notamment par Rastignac, Vautrin pousse à travers tout l'archipel romanesque de la Comédie Humaine) est l'une des maîtresses lignes de force de tout le monde Balzacien.

Quelques détails, je l'avoue, m'ont un peu surpris. Mais ce sont là vétilles, broutilles, arguties d'aristarque, sinon, je l'espère, de zoile. Prenez-les, cousins, pour ce qu'elles sont, amicales et complices.

Dans la fameuse scène au cours de laquelle Vautrin, masqué, révèle son identité à Rastignac, M. Guérin fait cracher à son héros « un long jet de salive ». Oui, c'était un homme fruste, un bagnard, un forban que ce Vautrin, oui, je le concède. Mais tout de même... En un tel lieu (le foyer de la Comédie Italienne) la chose peut sembler assez déplacée, surtout si l'on songe à ce prodige d'habileté, de duplicité, qu'était Vautrin. J'ai un souvenir un peu flou de ma lecture de ce passage des « Splendeurs et Misères des Courtisanes » ; mais je ne crois pas que le crachat y figurait. Peut-être me trompé-je, au reste, peut-être bien.

Un autre point m'a frappé davantage. Vautrin, à la fin de l'action, opère, comme chacun sait, un étonnant rétablissement de situation : de bandit il se fait chef de la Sûreté. Il s'en explique au reste, fort bien, quand il dit, chez Balzac comme chez M. Guérin : « Les états qu'on fait dans le monde ne sont que des apparences. La réalité, c'est l'idée. »

Seulement, une divergence existe, dans cette scène, entre le texte de Balzac et celui de M. Guérin, une divergence qui m'a frappé particulièrement.

Dans le texte de M. Guérin, c'est avec le juge Camusot, simple juge d'instruction (et personnage peu intéressant, au reste) que traite Vautrin. Chez Balzac, Vautrin traite avec M. de Grandville, procureur général, très belle figure de la Comédie Humaine, que nous retrouvons dans plusieurs ouvrages, et qui, au demeurant, occupe dans la hiérarchie judiciaire une place infiniment supérieure à celle du juge Camusot. Vautrin en sort rehaussé. Il a traité de puissance à puissance.

Je comprends parfaitement que M. Guérin n'ait pu, pour simplifier l'action, pour ne pas éparpiller l'attention sur trop de personnages, rendre, à la scène, à Grandville ce qui est à Grandville; mais j'eusse aimé, je l'avoue, que, dans son projet de scénario, il remplaçât, dans cette importante négociation qui va décider du sort de Vautrin, Camusot par Grandville, comme dans le texte de Balzac.

Encore un coup, la différence — du point de vue de la hiérarchie sociale — est d'importance encore que la chose soit, peut-être, moins vraisemblable; et Balzac, en la voulant

ainsi, avait sans doute eu l'intention de laisser à Vautrin jusqu'à l'heure de sa reddition, et surtout à cette heure, ses proportions de « tour », de « colosse », de « Mahomet ou de Napoléon du mal » comme s'exprimait le pauvre Lucien de Rubempré.

Cela dit (et c'était bien peu), je ne saurais trop vous recommander la lecture de ce livre vivant où l'étonnante figure de Vautrin nous est rendue avec une rare fidélité qui n'exclut pas, chez l'adaptateur, une riche personnalité.

Car enfin, les leçons de Vautrin sont nombreuses, et pour nous, cousins, passionnantes.

A l'heure où l'on présente les homophiles, à travers cent livres impertinents, et cent études qui se prétendent pertinentes, comme des sous-hommes, comme des résidus émasculés d'une société à la dérive, Balzac nous montre, et M. Guérin nous rappelle, cette grande vérité, que trop de nous-mêmes perdent souvent de vue : l'homophile, bien souvent, refuse les lois de l'amour hétérophile, ou en refuse l'unicité par une sur-virilité. C'est cela, Vautrin; c'est cela que j'aime, que j'admire chez Vautrin. Elle est là, la grande leçon de Vautrin, ou plus exactement, de Balzac : l'homophile, l'homosexuel, souvent, c'est un homme qui refuse l'amour des femmes, ou qui refuse le seul amour des femmes, parce qu'il a de l'amour une autre conception, celle d'une espèce de lutte à armes égales. Je n'insisterai pas. Mais je crois qu'il y a là un aspect de nos problèmes qui mériterait un plus sérieux, un plus attentif examen. Il y a des homophiles par hypo-virilité, admettons-le; mais il y a aussi (et ils sont plus nombreux que d'aucuns le prétendent), oui, il y a aussi des homophiles par hyper-virilité. Hypo, hyper, qu'est-ce à dire? sinon ceci : que l'homophile n'est qu'une donnée humaine, parmi beaucoup d'autres (et cela nous le répétons ici depuis toujours); l'homophilie, c'est un moment, parmi beaucoup d'autres, et comme beaucoup d'autres, oui, un moment de la vérité humaine; et Vautrin, c'est un moment, parmi beaucoup d'autres, comme beaucoup d'autres, oui, un moment de la vérité homophile. Vautrin, c'est l'homophile à l'heure romantique. A l'heure romantique, tout était démesurément grossi : et l'amour plus que tout. Sachons gré à Balzac, du moins, d'avoir fait sonner, à l'horloge romantique, quelques petites minutes de vérité homophile, bien avant que tintassent les premiers grelots du long carillon Proustien (ces premiers grelots qui devaient avoir l'allure d'averse « ferrugineuse, interminable » d'une célèbre clochette, à Combray).

Je me laisse entraîner. Revenons donc à Vautrin. Un dernier mot à son sujet.

Il serait intéressant, je pense, de comparer l'amour, la qualité et la nature vraie de l'amour que portent à Lucien de Rubempré une Esther, une Mme de Sérizy, un Vautrin.

J'ai déjà bavardé beaucoup ici, aujourd'hui. Ma lettre prend ces proportions journalistiques, et qui m'effrayent un peu moi-même le tout premier. Je ne fais donc aujourd'hui que suggérer la chose. Les dieux aidant, peut-être y reviendrai-je un jour, ou bien quelque autre. Mais ce qui me frappe de prime abord, c'est que la principale caractéristique de l'amour de Vautrin est d'être intelligent. Par là il est viril, et par là homophile. Paul Morand a vu dans Vautrin « une Mère Goriot », le mot est fameux. Pour moi, au moins autant qu'au Père Goriot, c'est au papa Grandet que me fait songer Vautrin, dans son amour pour Lucien. Il est avare de Lucien, comme Grandet de ses écus. Il y a dans l'amour de Vautrin pour Lucien quelque chose de réaliste qui le différencie de l'amour d'Esther ou de celui de Mme de Sérizy pour ce même Lucien. Vautrin, c'est un Grandet qui aurait gardé son humanité. Avare, il le serait autant que Grandet, mais avare d'une vie humaine, avare d'une amitié, je veux dire : d'un amour humain. Ce réalisme, bien sûr, Vautrin le traduit par des affirmations de ce genre :

« Si vous vous permettez de petites infamies, que ce soit entre quatre murs. » Hypocrisie, dira-t-on, duplicité perverse... Et pourquoi pas décence? Simple querelle de mots.

« Nous obéissons, dit-il encore à Lucien, tous à quelque chose, à un vice, à une nécessité; mais observez la loi suprême, le secret » (p. 34). Et ce secret, quel est-il?

« Pour moi qui ai bien creusé la vie, il n'existe qu'un seul sentiment réel, une amitié profonde d'homme à homme, qui fait pour eux d'une femme une bagatelle, et qui change entre eux tous les termes sociaux... » (37). La voilà, la raison de l'avarice de Vautrin. Voilà ce qu'il protège, dans un canton de son cœur. Ces mots ne sonnent-ils pas étrangement moderne? Ils font déjà penser à Proust.

Et à Esther, il précise quel est cet amour; « l'amour sans espoir, quand il inspire la vie, quand il y met le principe des dévouements, quand il ennoblit tous les actes ».

Tout Vautrin est là, tout le secret de Vautrin tient dans ces quelques phrases; et c'est lui qui, à peine Lucien se sera-t-il pendu, jettera ce même Vautrin à la P.J. pour sauver... cet autre ami, « sa tante » comme s'expriment les tristes initiés du baigneur : le petit Corse, Théodore Calvi, dit « Madeleine ».

Tel est l'amour de Vautrin pour Lucien. Il est intelligent, serein, sans illusion comme sans faiblesse. Vu par qui ne peut le ressentir, il est honteux, ou pis : absurde. Vu par qui sait,

il est..., qu'est-il au juste? Je n'userai pas d'épithète. Il est de l'amour, tout simplement, et tout bêtement (au sens propre comme au sens dérivé du mot).

L'amour d'Esther est fou, purement animal; celui de Mme de Sérizy est mondain, sociologique, cérébral; celui de Vautrin est lucide, atrocement, insupportablement lucide; il est d'abord lucidité. Toute la sensibilité de Vautrin s'est faite lucidité. Cela fait sa force, c'est la base de son étonnante puissance; mais cela aussi fait tout son malheur. Pas un instant, à la différence de tous les autres héros de l'ensemble de la Comédie Humaine, pas un instant, Vautrin ne se fait illusion sur les sentiments qu'il éprouve, et moins encore sur les sentiments que Lucien éprouve pour lui (ces sentiments que Lucien résume dans sa dernière lettre par ces mots : « mon mépris pour vous était égal à mon admiration »). Dès le début, Vautrin savait. Il savait que son amour était impossible. Et il savait qu'il ne pourrait rien faire pour changer le cours des choses, le cours des sentiments de son ami. N'importe. Il aima. Ce fut toute sa noblesse. Et c'est ça, le mythe de Vautrin. Passion chez Esther, caprice pour Mme de Sérizy, l'amour chez Vautrin est d'abord affection, besoin de protéger, de refaçonner l'être aimé.

Il est un mot d'Esther (p. 102) qui résume ce sentiment, un soupir d'Esther, que Vautrin, plus et mieux qu'Esther, était désigné pour pousser (mais n'est-ce pas le propre d'un Vautrin, précisément, que de ne soupirer jamais?) : Ah, pourquoi n'aime-t-on « pas ceux qui nous aiment? ».

Tel fut le martyre de Vautrin. Et telle, grande, sobre, nue et noble, est sa leçon.

Méditez-la cousins, et la reméditez.

Si, pour ma part, j'ai réussi à vous montrer ce qu'il peut y avoir de grandeur, parfois, dans notre situation, si mécon nue pourtant, je n'aurai pas perdu mon temps à vous écrire, cousins; et peut-être même pas vous... à me lire.

Bonsoir, mes chers cousins; souffrez que j'aie répandre un peu de tue-herbes dans les allées de mon jardin. L'ivraie s'y donne par trop d'exubérances.

Votre cousin de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

CONTE BEDOUIN

de

REJEB BEN SAHLI (1)

Il s'agit d'un livre de petit format, contenant un de ces contes dont les musulmans sont si friands. Ce n'est, bien entendu, que pure féerie, dans un style assez poétique qui allie l'érotisme à une certaine fraîcheur suave.

Après avoir eu, au cours d'un voyage fabuleux, de nombreuses aventures féminines, le jeune prince Fleur d'Amour, fils de roi, « beau comme lune à son quatorzième jour », débarque sur les terres d'un vieux Sultan qui, pour satisfaire ses goûts sexuels, possède un harem composé de cent jeunes et splendides garçons. D'emblée, le prince est enrôlé dans la divine cohorte. S'il supporte assez difficilement les contacts que lui impose son souverain maître, il passe, en compensation, des moments délicieux en compagnie de ses camarades. Cinq d'entre eux, notamment, le conduisent dans un appartement spécialement aménagé en chambre d'amour, le dévêtent, l'étendent sur une vaste couche « et leurs caresses mutuelles font bientôt lever gazelles comme six minarets dressé vers le ciel ».

Fleur d'Amour prit si aisément goût à la chose qu'il s'étonna lui-même. Le Sultan fit de lui son favori : « Il ne se passait de nuit sans qu'il le mandât auprès de lui. La passion du souverain devenait de plus en plus exclusive, plus insensée et bientôt il ne se contenta plus de le caresser, de l'embrasser et de subir ses assauts, mais il inventa des orgies et des spectacles d'épouvante pour exciter sa vigueur. » Les scènes de torture, dont des esclaves noirs faisaient les frais, prirent un tour tel que Fleur d'Amour, complètement dégoûté, décida de fuir vers d'autres cieux, où il retrouva des aventures féminines exquises.

Le séjour du prince chez le vieux Sultan dépravé ne constitue donc que l'un des épisodes du récit (très exactement de la page 130 à la page 158), mais il nous confirme que le monde arabe est un peu « touche à tout » et n'en fait pas mystère.

RAYMOND LEDUC.

(1) Editions de la collection « L'humour du temps », 1959; 298 pages. Prix : 6 NF.

CINÉMA

TEMPÊTE SUR WASHINGTON

par

O. PREMINGER

Ce film est l'adaptation d'un récit fleuve d'Allen Drury dont Marc Daniel ici même vous a dit l'intérêt.

Ce n'était pas un ouvrage qui à première lecture donnât à penser qu'il serait un jour porté à l'écran.

La multiplicité des personnages, la complexité des intrigues n'ont pas découragé un réalisateur servi par de puissants moyens dont on ne peut dire qu'il ait échoué dans une tâche délicate.

Cela nous vaut un documentaire intéressant sur le Sénat américain, son atmosphère assez lourde, ses luttes intestines, son cabotinage.

N'est-ce pas le lot commun de toute assemblée de politiciens? On sait du reste que ce métier ne se fait pas en gants blancs.

Ce qui peut étonner à bon droit un pays comme le nôtre où les assemblées publiques ont toujours marqué leur défiance pour les moyens modernes d'expression (radio, cinéma, télévision), c'est que Preminger ait pu tourner son film dans le Sénat, même en s'assurant de la participation de bon nombre d'anciens Sénateurs pour la figuration.

Le sujet est la crise entourant la nomination par le Président des Etats-Unis d'un nouveau Secrétaire d'Etat Affaires Etrangères suspect d'avoir flirté avec le communisme.

Cette nomination doit être approuvée par le Sénat et lorsque le Président de la commission d'enquête est saisi de scrupules, on n'hésite pas à l'abattre en ressuscitant une aventure homophile survenue à Hawaï quand il était sous les drapeaux.

On voit que la part faite à l'homophilie dans cette œuvre copieuse (2 h 40) est mince — ce qui n'est pas un défaut.

Plus criticable est l'accent que Preminger a donné à cet épisode.

JACQUES

Pour tempérer les censures, il a cru bon de faire une peinture sordide du milieu homophile new-yorkais, de l'ancien ami un maître-chanteur, etc...

La boîte de nuit spéciale, l'appartement de l'entremetteur au physique repoussant d'éléphant manière, enfin la scène plus que symbolique où Don Murray, le sénateur compromis, rejette au ruisseau son ancien ami, autant de traits hideux qui ne nous attireront pas, je vous le garantis, la sympathie des foules.

Voilà ce qu'est devenue l'évocation assez hypocrite et volontairement un peu floue que Drury avait faite d'une aventure unique comme beaucoup d'hommes en ont connu.

Même s'ils ont ensuite tout renié, le souvenir si particulier d'un amour homophile lorsqu'il revient à leur esprit n'est ni déplaisant, ni odieux.

Dans le livre également, c'était un hasard, à la vérité peu croyable — une photo perdue je crois, qui trahissait le Sénateur et où le partenaire restait parfaitement digne au lieu d'être travesti en maître-chanteur et délateur.

Comme on critiquait Preminger d'avoir balancé un peu trop exactement communisme et homosexualité, il répondit : « Quoi de plus naturel? Ce sont deux fautes que tout le monde a commises dans sa jeunesse? »

Déplorons quant à nous une fois encore les méfaits d'un amalgame, hélas bien de notre temps, où l'on n'hésite pas à rapprocher, fût-ce en les opposant, deux attitudes sociales aussi étrangères l'une à l'autre.

Ceci dit, et il était indispensable de le dire, le film en dépit de quelques longueurs et d'une certaine austérité est une œuvre bien faite, très soignée, et excellemment interprétée par une pléiade de vedettes : Charles Laughton, Henry Fonda, Burgess Meredith, Franchot Tone, Don Murray, Bene Tierney, etc...

SINCLAIR.

ÉDITIONS ÉDITENT ET DIFFUSENT
TOUS BONS MANUSCRITS

M. S.

Tous Renseignements à la Revue

MORAVIA

AGOSTINO

« Les premiers troubles de la sensualité »

Flammarion — 187 p. — 8,75 NF

JEAN-PAUL ARON

LA RETENUE

« La vie secrète d'un collègue »

Grasset — 170 p. — 7,50 NF

DANIEL GUERIN

EUX ET LUI

Dessins d'André MASSON

Ed. du Rocher — 22 NF

EROS KALOS

NOMBREUSES REPRODUCTIONS

Nagel — 160 NF

« L'Amour dans la Grèce antique »

JACQUES

*vous prépare sa bonne cuisine
à son restaurant*

L'INCOGNITO

40, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS-9^e

PROV. 06-88 — Métro Montmartre

ENTRÉE PAR LE COULOIR

FERMÉ LUNDI SOIR

« LE CÉSAR »

Chez CLAUDE

BAR — RESTAURANT

SES PETITS MENUS — SON AMBIANCE

4, rue Chabanais, Paris (II^e)

(Métro : Palais-Royal)

Fermé le mardi.

Tél. RIC. 41.79.

ALAIN DANIELOU

LE BÉTAIL DES DIEUX

« Une amitié jusqu'au don de soi »

Ed. Corrèa — 126 p. — 6,90 NF

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

CANNES

HOTEL P.L.M. **

3, rue Hoche

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1^{er}

L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIEUS

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable

Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables

Réservez vos tables, en particulier le
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)